



UNE ÉCOLOGIE DÉCOLONIALE

Malcom
Ferdinand

Penser l'écologie depuis le monde caribéen



UNE ÉCOLOGIE DÉCOLONIALE

Malcom Ferdinand

UNE ÉCOLOGIE DÉCOLONIALE

Penser l'écologie
depuis le monde caribéen

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-138852-7

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour ma mère Nadiège,
mon père Alex et Carolin.*

*Aux luttes des naufragés
et quêtes écologistes d'un monde.*



Joseph Mallord William Turner, *Slavers Throwing Overboard the Dead and Dying, Typhoon Coming On*, 1840.

(© Museum of Fine Arts, Boston.)

Prologue

**UNE DOUBLE FRACTURE COLONIALE
ET ENVIRONNEMENTALE : LA CARAÏBE
AU CŒUR DE LA TEMPÊTE MODERNE**

*Bien entendu, nous ne sommes qu'un fétu de
paille dans cet océan déchaîné, mais Messieurs,
tout n'est pas pour autant perdu, il n'y a qu'à
tâcher de gagner le centre de la tempête.*

AIMÉ CÉSAIRE,
Une tempête

Une tempête moderne

Une colère rouge recouvre le ciel, les vagues s'agitent, l'eau monte, les oiseaux s'affolent. Les vents tourbillonnants enroulent les destructions des écosystèmes de la Terre, les esclavages des non-humains tout autant que les violences guerrières, les inégalités sociales, les discriminations raciales et les dominations des femmes. La sixième extinction de masse d'espèces est en cours, les pollutions chimiques percolent dans les aquifères et les cordons ombilicaux, le réchauffement planétaire s'accélère et la justice mondiale reste inique. La violence gagne l'équipage, des corps enchaînés sont abandonnés aux profondeurs marines et des mains marronnes cherchent l'espoir. Les cieux tonnent haut et fort : le navire-monde est en pleine tempête moderne. Comment faire face à la tempête ? Quel cap rechercher ?

Cet essai est une contribution à la quête d'un cap avec ceci de particulier qu'il fait de la Caraïbe sa mer de pensée. Pour les Européens du XVI^e siècle, le mot « Caraïbe », nom des premiers habitants de l'archipel, désignait des sauvages et cannibales¹. À l'instar du personnage Caliban de la pièce *La Tempête* de Shakespeare, « Caraïbe » signifierait une entité dépourvue de raison dont l'arraisonnement par les colonisations européennes et leurs sciences ferait émerger profits économiques et savoirs objectifs. Cette perspective coloniale persiste aujourd'hui dans la représentation touristique de

la Caraïbe telle une pause de sable dépeuplé en dehors du monde. Penser l'écologie depuis le monde caribéen est un renversement de cette perspective, porté par la conviction que les Caribéens, hommes et femmes, parlent, agissent, pensent le monde et habitent la Terre².

À l'annonce du déluge écologique, nombreux sont ceux qui se précipitent vers une arche de Noé, se souciant peu des abandonnés à quai ou des asservis à l'intérieur même du navire. Face à la tempête écologique, le sauvetage de « l'humanité » ou de la « civilisation » exigerait un tel abandon du monde. Cette désolante perspective est démasquée par le navire négrier à l'image du navire *Zong* au large de la Jamaïque en 1781, peint par William Turner en couverture. À la seule idée de la tempête, certains sont enchaînés sous le pont et d'autres sont jetés par-dessus bord. Les effondrements environnementaux ne touchent pas tout le monde de la même façon et n'effacent aucunement les effondrements sociaux et politiques déjà en cours. Une double fracture persiste entre ceux qui craignent la tempête écologique à l'horizon et ceux à qui le pont de la justice fut refusé bien avant les premières rafales. Véritable œil de la tempête, la Caraïbe amène à appréhender celle-ci *depuis la cale de la modernité*. Par ses imaginaires créoles de résistance et ses expériences de luttes (post)coloniales, la Caraïbe permet une conceptualisation de la crise écologique associée à la quête d'un monde défait de ses esclavages, de ses violences sociales et de ses injustices politiques : *une écologie décoloniale*. Cette

écologie décoloniale est un chemin vers l'horizon d'un monde commun à bord d'un navire-monde, vers ce que j'appelle *une écologie-du-monde*. Trois propositions philosophiques guident ce chemin.

L'arche de Noé ou la double fracture coloniale et environnementale

La première proposition part du constat d'une *double fracture coloniale et environnementale de la modernité* qui sépare l'histoire coloniale et l'histoire environnementale du monde. Celle-ci se remarque par le décalage entre les mouvements environnementaux et écologistes d'une part, et les mouvements postcoloniaux et antiracistes d'autre part, qui s'expriment dans les rues comme dans les universités sans se parler. Cette fracture se révèle aussi quotidiennement par l'absence criante de Noirs et de personnes racisées dans les arènes de production de discours environnementaux comme dans les outils théoriques utilisés pour penser la crise écologique. Loin de l'essentialisation *a priori* de l'anthropologie scientifique du XIX^e siècle, par les termes « Noirs », « Rouges », « Arabes » ou « Blancs », je me réfère à la construction de la hiérarchie raciste de l'Occident qui a abouti à ce que plusieurs personnes sur Terre aient pour *condition* d'être associées à une race, inventant des Blancs au-dessus de non-Blancs³. Du fait de cette dissymétrie, par le

terme « racisés », je me réfère à ces autres, non-Blancs, dont l'humanité a été et est mise en question par ces ontologies raciales, et qui se traduit *de fait* par une essentialisation discriminante⁴. Que cette hiérarchie soit une construction sociopolitique qui n'ait plus aucune valeur scientifique⁵ ne devrait pas, en retour, aboutir à la négation des réalités sociales et expérientielles qui en résultent – par exemple en refusant de les nommer –, de leurs violences et rapports de domination, y compris dans les discours, pratiques et politiques de l'environnement⁶.

Aux États-Unis, une étude de 2014 montre que les minorités restent sous-représentées dans les organisations environnementales gouvernementales et non gouvernementales, les plus hautes positions étant majoritairement occupées par des hommes Blancs, diplômés et de classe moyenne⁷. Une situation similaire existe en France. Les personnes racisées issues de l'immigration coloniale et postcoloniale qui ramassent les ordures des villes, nettoient les places et institutions publiques, conduisent les bus, les trams et les métros, celles qui servent les repas chauds dans les réfectoires universitaires, livrent le courrier, soignent les malades dans les hôpitaux, celles dont l'accueil souriant à l'entrée des établissements est le gage de sécurité, sont généralement absentes des arènes universitaires, gouvernementales et non gouvernementales soucieuses de l'environnement. Alors, des spécialistes de l'environnement prennent régulièrement la parole dans

les conférences en faisant comme si tout ce monde, leurs histoires, leurs souffrances et leurs luttes demeurent sans conséquence sur la manière de penser la Terre. En découle l'absurdité d'une préservation de la planète qui se manifeste par l'absence de ceux « sans qui, écrivait Aimé Césaire, la terre ne serait pas la terre⁸ ». Ou bien cette fracture est complètement occultée derrière l'argument fallacieux que les non-Blancs ne se soucieraient pas de l'environnement. Ou bien celle-ci est cantonnée à un sujet annexe au « véritable » objet de l'écologie. Ici, je propose *de faire de cette double fracture un problème central de la crise écologique*, qui bouleverse les manières dont celle-ci est pensée et ses traductions politiques.

D'un côté, la fracture environnementale découle de ce « grand partage »⁹ de la modernité, l'opposition dualiste qui sépare nature et culture, environnement et société, établissant une échelle verticale de valeurs plaçant « l'Homme » au-dessus de la nature. Elle se révèle à travers les modernisations techniques, scientifiques et économiques de maîtrise de la nature, dont les effets se mesurent à l'ampleur des pollutions de la Terre, de la perte de biodiversité, du bouleversement du climat et à l'aune des inégalités de genre, des misères sociales et des vies jetables engendrées¹⁰. Le concept d'« Anthropocène » popularisé par Paul Crutzen, Prix Nobel de chimie en 1995, atteste les conséquences de cette dualité¹¹. Il désigne la nouvelle ère géologique qui succède à l'Holocène où

les activités des humains deviennent une force majeure affectant durablement les écosystèmes de la Terre. Cette fracture recouvre aussi une homogénéisation horizontale et cache les hiérarchisations internes de part et d'autre. D'un côté, les termes « planète », « nature » ou « environnement » cachent la diversité des écosystèmes, des lieux géographiques et des non-humains qui les constituent. Les images de forêts luxuriantes, de montagnes enneigées et de réserves naturelles masquent celles des natures urbaines, des bidonvilles et des plantations. Sont aussi masqués les conflits internes entre les mouvements de préservation de la nature et ceux de la cause animale, *la fracture animale*, ainsi que les hiérarchisations propres à cette dernière où les animaux sauvages « nobles » (ours blancs, baleines, éléphants ou pandas) et animaux de compagnie (chiens et chats) sont placés au-dessus des animaux d'élevage (vaches, cochons, moutons ou thons)¹². De l'autre côté, les termes « Homme » ou *anthropos* masquent la pluralité des humains, mettant en scène des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des Blancs et des non-Blancs, des chrétiens et des non-chrétiens, des malades et des bien portants.

Valorisation	Planète, Environnement, Nature	Ours blancs, loups, aigles, tigres, éléphants, baleines...	Vaches, cochons, poules, moutons, agneaux, thons, saumons, crevettes, lambis...	
		Fracture animale		
	Homme, Humain, <i>anthropos</i>	Nature vierge, <i>wilderness</i> Forêts, montagnes, étangs, parcs, safaris...	Villes, natures urbaines, bidonvilles, plantations, champs de pétrole, banlieues, élevages, abattoirs...	
		Fracture environnementale		
	Valorisation et homogénéisation			

La fracture environnementale.

J'appelle « environnementalisme » l'ensemble des mouvements et courants de pensée qui tentent de renverser la valorisation verticale de la fracture environnementale *sans toucher* à l'échelle de valeurs horizontale, c'est-à-dire sans remettre en cause les injustices sociales, les discriminations de genre et dominations politiques ou la hiérarchie des milieux de vie et sans se soucier de la cause animale. L'environnementalisme procède ainsi d'une généalogie apolitique de l'écologie comportant ses figures telles celles du promeneur

solitaire et son panthéon de penseurs dont Jean-Jacques Rousseau, Pierre Poivre, John Muir, Henry David Thoreau, Aldo Leopold ou Arne Næss¹³. Il s'agit principalement d'hommes Blancs, libres, seuls et de classe aisée, dans des sociétés esclavagistes et post-esclavagistes face à ce qui est alors désigné par « nature ». En dépit des désaccords sur sa définition, l'environnementalisme reste préoccupé par une « nature », caressant la douce illusion que ses conditions sociopolitiques d'accès¹⁴ et ses sciences demeureraient en dehors de la fracture coloniale.

Depuis les années 1960, des mouvements *écologistes* abordent les échelles de valeurs verticales et horizontales. L'écoféminisme, l'écologie sociale et l'écologie politique adossent la préservation de l'environnement à une exigence d'égalité hommes/femmes, de justice sociale et d'émancipation politique. En dépit de leurs riches apports, ces contributions écologistes font peu de place aux questions raciales et coloniales. La constitution coloniale et esclavagiste de la modernité est voilée par la prétention d'universalité de théories socio-économiques, féministes ou juridico-politiques. Dans le tournant vert des années 1970, les disciplines de lettres et humanités se sont confrontées à la fracture environnementale tout en glissant sous le tapis la fracture coloniale. L'absence de penseurs racisés spécialistes de ces questions saute aux yeux. De l'université aux arènes gouvernementales et non gouvernementales, les mouvements critiques de la fracture environnementale ont délimité *un espace Blanc*,

majoritairement masculin au sein de pays postcoloniaux, pluriethniques et multiculturels où se pensent et se redessinent les cartes de la Terre et les lignes du monde.

D'un autre côté, figure une fracture coloniale soutenue par les idéologies racistes de l'Occident, son eurocentrisme religieux, culturel et ethnique, et ses désirs impériaux d'enrichissement, dont les effets se manifestent à travers les asservissements des peuples premiers de la Terre, les violences infligées aux femmes non européennes, les guerres de conquêtes coloniales, les arrachements des traites négrières, les souffrances des esclavages, les multiples génocides et crimes contre l'humanité. La fracture coloniale sépare les humains et les espaces géographiques de la Terre entre colons européens et colonisés non européens, entre Blancs et non-Blancs, entre chrétiens et non-chrétiens, entre maîtres et esclaves, entre métropoles et colonies, entre pays du Nord et pays du Sud. Remontant au moins à l'époque de la reconquête espagnole qui expulsa les musulmans de la péninsule Ibérique, et l'arrivée de Christophe Colomb aux Amériques en 1492, cette fracture place le colon, son histoire et ses désirs au sommet de la hiérarchie des valeurs, et leur subordonne les vies et les terres des colonisés ou anciennement colonisés¹⁵. De même, cette fracture homogénéise les colons, les réduisant à l'expérience d'un *homme* Blanc, tout en réduisant l'expérience des colonisés à celle d'un *homme* racisé. Au cours de l'histoire complexe du colonialisme, cette ligne fut contestée de part et d'autre, et prit différentes formes¹⁶.

Nature en crise

Penser la biodiversité

Vincent Devictor, 2015

Comment tout peut s'effondrer

Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

Pablo Servigne, Raphaël Stevens, 2015

Crime climatique Stop !

L'appel de la société civile

Collectif, 2015

Sortons de l'âge des fossiles

Manifeste pour la transition

Maxime Combes, 2015

La Part inconstructible de la Terre

Critique du géo-constructivisme

Frédéric Neyrat, 2016

La Grande Adaptation

Climat, capitalisme et catastrophe

Romain Felli, 2016

Comment les économistes réchauffent la planète

Antonin Pottier, 2016

Un nouveau droit pour la Terre

Pour en finir avec l'écocide

Valérie Cabanes, 2016

Une écosophie pour la vie

Introduction à l'écologie profonde

Arne Næss, 2017

Homo detritus

Critique de la société du déchet

Baptiste Monsaingeon, 2017

Géopolitique d'une planète dérégulée

Le choc de l'Anthropocène

Jean-Michel Valantin, 2017

Sentir-penser avec la Terre

Une écologie au-delà de l'Occident

Arturo Escobar, 2018

Notre empreinte cachée

Tout ce qu'il faut savoir pour vivre d'un pas léger sur la Terre

Babette Porcelijn, 2018

La Part sauvage du monde

Penser la nature dans l'Anthropocène

Virginie Maris, 2018

Une autre fin du monde est possible

Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)

Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, 2018

Cyberminimalisme

Face au tout-numérique, reconquérir du temps, de la liberté et du bien-être

Karine Mauvilly, 2019

Le bonheur était pour demain

Les rêveries d'un ingénieur solitaire

Philippe Bihouix, 2019

La Recomposition des mondes

(roman graphique, postface d'Alain Damasio)

Alessandro Pignocchi, 2019

Lettre à la Terre

Et la Terre répond

Geneviève Azam, 2019